

de drafnage, etc., nous allons d'abord vous entretenir de la nécessité pour vous, cultivateurs canadiens, d'améliorer vos terres. Ensuite nous vous entretiendrons des différents sols, de leurs propriétés, de leurs qualités, de leurs défauts et de la semence propre à chacun d'eux, etc.

Maintenant que nous nous connaissons, avec votre permission présumée, il ne nous reste plus qu'à entrer en matière.

Nécessité d'améliorer le sol.

Notre pays, au su de tous ceux qui l'habitent, est couvert d'un sol fertile, dans presque toutes ses parties. Les abondantes récoltes recueillies pendant nombre d'années sur les terres défrichées par nos pères, celles que produisent les champs nouvellement ouverts à la culture au milieu de nos épaisses forêts sont des preuves plus que suffisantes de la fertilité de nos terres. Mais disons le tout de suite avec franchise, si notre sol est riche, le plus grand nombre de ses possesseurs sait peu exploiter ses richesses, en abuse et l'épuise. La preuve de cet avancé se trouve dans le fait suivant :

Trente années se sont à peine écoulées depuis ces jours prospères où nous avions du blé en assez grande abondance pour en transporter, en quantité considérable, sur les marchés de la vieille Europe. Mais comme tout est changé pour nous aujourd'hui, cette ressource nous manque ! Et si quelques champs échappent à la calamité qui pèse sur nous depuis longtemps, ils ne produisent plus qu'un grain maigre et mal nourri, et en si petite quantité qu'il peut à peine suffire à la famille la moins nombreuse. Pour nous procurer ce grain nous sommes forcés de recourir aux nouveaux habitants des townships et aux pays étrangers. Ce que je dis du blé, je puis le dire des autres céréales et des plantes fourragères. La part de cette calamité étant faite, quelle est la cause d'un changement aussi déplorable ? Vous l'avez deviné, et vous avouez avec nous qu'on a épuisé le sol. Oui on l'a ruiné, on lui a enlevé, par une suite prolongée de récoltes, les principes de vie que la Providence lui avait confiés pour les communiquer aux plantes, et en retour on ne lui a rien ou presque rien donné pour réparer ses forces.

Vous le savez, la presque totalité de nos cultivateurs se sont contentés, dans la pratique, de suivre les exemples de leurs devanciers. On ne s'est pas même donné la peine de chercher la cause de la stérilité qui allait croissante chaque année, et du premier des arts, on s'est contenté d'en faire un travail tout mercenaire. On a même rejeté avec mépris les conseils d'hommes éclairés, qui consacraient leurs instants les plus précieux à l'étude des phénomènes de la végétation, afin de découvrir les moyens de l'aider dans le travail qu'elle exécute à notre profit. On a ri au nez de ceux qui s'efforçaient de nous faire adopter les systèmes que la science indique et que l'expérience consacre. Eh ! bien, qu'est-il résulté de notre conduite imprévoyante, de notre attachement aveugle à une routine ni raisonnée, ni raisonnable, et qui est plus fatale à l'agriculture qu'à tout autre art ? Jetez les yeux autour de vous, parcourez

les divers rangs de vos paroisses, consultez, demandez qui possédait telle terre, telle autre, il y a quinze ans, vingt ans ou trente ans ? On vous répondra : Cette terre a été vendue une fois, deux fois, trois fois, depuis quelques années. Les premiers propriétaires ont été malheureux, leurs récoltes ne leur suffisaient pas, ils se sont endettés au point d'être obligés de vendre.

Que de malheureuses familles sont dans les conditions les plus déplorables après avoir été propriétaires de trois à quatre arpents de terres en largeur, sur une profondeur de trente arpents et plus, d'une terre dont la fertilité avait procuré l'abondance à leurs ancêtres ! Que de pères qui, par leur attachement aveugle à une misérable routine, à une coupable imprévoyance, n'ont pu transmettre à leurs enfants un bien fond, qui avait coûté tant de sueurs, de fatigues et de sacrifices à ceux qui en leur avaient légué !

Franchissez la ligne qui nous sépare de nos industriels voisins, pénétrez dans leurs boutiques, dans leurs usines sombres et infectes, dans leurs manufactures de tous genres ; combien de malheureux compatriotes n'y rencontrerez-vous pas ? Interrogez-les, demandez leur s'ils sont propriétaires de ces établissements ? La rougeur au front, la tête baissée, ils vous répondront qu'ils sont serviteurs, mains-d'œuvre, même gardiens d'écuries ! eux qui pouvaient être indépendants et maîtres chez eux !

Il est vrai que la routine n'est pas seule coupable, qu'elle a eu souvent pour compagnes, quand il lui a fallu forger les fers de ces malheureux exilés, l'ivrognerie et la paresse : mais elle seule pouvait préparer cette dégradation.

Encore une fois nous avons oublié que la terre comme tout ce qui tient à la nature, s'affaiblit, se détériore et vieillit, et nous l'avons traitée comme si elle ne dût jamais souffrir de sa libéralité, de sa prodigalité à notre égard.

Voici une comparaison, qui, je l'espère, nous fera toucher du doigt notre imprévoyance passée et nous décidera à réparer nos torts, en donnant à la terre tous nos soins :

Un cultivateur possède un cheval d'une force étonnante et capable d'un travail prolongé. Les qualités de cet animal sont telles que son maître en est tout fier, et ses voisins en sont presque jaloux. Dans sa joie, son propriétaire se promet d'en retirer tous les avantages pour lui et sa famille. Il se hâte donc de mettre à profit sa force, son activité et sa docilité. Tous les jours, avant l'aurore, il l'emploie aux travaux des champs, il le condamne à trainer seul la charrue, dans une terre forte et difficile. Revenu des champs, il ne lui donne aucun repos, il l'attache à une voiture légère, pour une promenade, ou à une charette pour lui faire transporter le grain au moulin, ou autre fardeau. Du côté du cultivateur tout va bien, et il n'a qu'à se féliciter de posséder un tel animal ; mais son serviteur ou son bienfaiteur n'a pas tant à se féliciter des procédés de son maître à son égard. Voilà quatre à cinq jours qu'il est employé aux plus rudes travaux et on a oublié de lui donner de la nourriture, ou on lui en a donnée de si mauvaise qu'elle contribue plutôt à l'épuiser qu'à réparer ses forces. Aussi le sixième jour son maître s'aperçoit qu'il traîne les fardeaux avec difficulté, son travail est plus lent, son air est maladif ; mais